

QUAND LE SECTEUR INFORMEL SE DÉCLINE AU FÉMININ EN RD CONGO

HOMMAGE À LA RÉSILIENCE DES FEMMES CONGOLAISES

*Femme noire, femme africaine
Ô toi ma mère je pense à toi...
Toi qui la première m'ouvris les yeux
aux prodiges de la terre,
Je pense à toi...
Femme des champs, femme des rivières,
Femme du grand fleuve,
Ô toi, ma mère, je pense à toi*

Camara Laye

**Alain NZADI-
A-NZADI, S.J.,**
Chercheur en
littératures
francophones.
Directeur du CEPAS
et Rédacteur en Chef
de *Congo-Afrique*.
nzadialain@
gmail.com

Il est 4h00 du matin au Congo-Kinshasa. Il fait encore presque nuit. L'aube commence à peine à poindre. Peut-être même pleut-il. Mais, déjà, les rues des villes et des cités commencent à grouiller de monde. La plupart de ces lève-tôt (qui se trouvent être aussi des couche-tard !) sont des femmes ; des mères de famille. Pourquoi sont-elles déjà debout de si bonne heure, alors qu'elles se sont à peine remises de la fatigue du dur labeur de la veille ? C'est qu'elles doivent, déjà, reprendre le combat devenu quotidien pour la survie.

Dès qu'il fait jour, nous les rencontrons aux coins des rues ou aux marchés de fortune, exerçant de petits boulots pour prendre en charge leurs familles et redonner le sourire, non seulement à celles-ci, mais aussi aux gagne-petit qui, grâce à l'accessibilité des articles proposés, peuvent s'acheter quelque chose.

Dans le Congo profond, là où la précarité revêt le masque hideux des infrastructures (sanitaires, routières, scolaires, sociales) vétustes ou carrément inexistantes, les femmes doivent, à bout de bras, porter leurs familles et affronter le dur labeur de l'agriculture artisanal, faisant face aux défis multiples y afférents : longues distances à parcourir à pied, sol parfois ingrat, etc. Tous les jours, elles se lèvent de très bonne heure, houe à la main, panier sur la tête, pour se rendre aux champs, devoir quotidien dont dépend la survie de leurs familles. Le soir venu, de retour au village, elles sont encore au four et au moulin pour apprêter le repas du soir pour toute la maison.

Dans les villes, comme à Kinshasa, certaines tiennent de petits restaurants où viennent se ravitailler des centaines de milliers des Kinois ; on les appelle les « mamans malewa »¹. D'autres arpentent les rues pour vendre à la sauvette des articles divers. D'autres encore se positionnent devant des supermarchés pour proposer leurs marchandises (fruits, légumes, etc.) aux clients qui fréquentent ces établissements.

On les voit parcourir les rues, ployant sous le poids de leurs marchandises, prêtes à braver un soleil de plomb, les intempéries, et même la police, qui leur arrache quelquefois leur marchandise. Elles n'abdiquent devant rien, malgré la modicité de la récolte (parfois, l'équivalent d'un repas journalier pour leurs petites familles), au bout des efforts souvent titanesques. Qui sont-elles, ces femmes au courage exceptionnel ? Elles sont nos mères, nos sœurs, nos épouses, nos enfants... Nous nous devons de les honorer. Le courage et l'ingéniosité qui les habitent méritent d'être célébrés, car d'elles dépend souvent la survie d'une multitude.

Aussi ai-je choisi de leur dédier cet éditorial du mois de mars, mois habituellement consacré à la lutte pour les droits des femmes à travers le monde. Je voudrais donc célébrer la résilience de la femme congolaise, dans un contexte où tout ou presque joue pourtant en sa défaveur.

Cet éditorial trouve sa source d'inspiration dans un geste, apparemment anodin, mais chargé d'un symbolisme profond. En effet, une photo a fait les choux gras des réseaux sociaux congolais en 2020 et 2021, jusqu'à pousser la première dame congolaise à réagir sur son compte Twitter, le 27 mars 2021 : *« J'ai voulu rencontrer personnellement cette femme forte afin de la féliciter et lui apporter mon soutien à ses activités ainsi que son fils qui désormais devra prendre la relève et s'occuper de sa mère. J'y veillerai personnellement. »*

C'est l'histoire d'un jeune diplômé en droit de l'université protestante au Congo (UPC), qui avait ému son monde, le jour de la remise officielle du diplôme de maîtrise en droit, en postant une photo insolite de lui et de sa mère. Sur la photo, l'on voit sa mère, visiblement émue et heureuse, portant la toge de son fils. Cet échange de rôles éminemment éloquent traduisait toute la gratitude du jeune diplômé, dont les études avaient été entièrement financées par sa courageuse de mère, qui gagnait sa vie en exerçant un petit commerce (la vente des pains et des bananes) au bord de la route. Le message était fort. Cette photo symbolique est devenue le miroir de la résilience de nombreuses femmes congolaises face à la menace constante de la précarisation de leur quotidien ; un combat qu'elles mènent parfois au prix de leur santé et de leur prestige².

1 En octobre 2020, l'Institut Congolais de Recherche en Développement et Etudes Stratégiques (ICREDES) a rendu publique une enquête très intéressante sur la capitalisation et la protection du petit commerce tenu par les femmes dans le secteur de la restauration à Kinshasa (voir J. Kankwenda Mbaya, D. Olela Nonga et alii, *Les femmes dans le secteur de la restauration à Kinshasa*, ICREDES-OSISA, Kinshasa-Montréal, 256 pages, inédit). S'inspirant de cette enquête de l'ICREDES, Noël Obotela a publié un article intitulé : « La débrouillardise, une panoplie d'astuces pour atteindre le 'taux du jour' », in *Congo-Afrique* n° 543 (mars 2021), pp. 259-265.

2 Ce geste touchant d'Héritier et l'histoire de maman Albertine ont inspiré le clip #PlusFortes (<https://youtu.be/mZ3PafnSlaw>), l'hymne de la valorisation de la femme. Ce clip aurait été financé par la

La situation de cette mère de famille, aux prises avec les défis de subvenir aux besoins vitaux de sa progéniture, n'est pas un cas isolé au Congo-Kinshasa. En témoigne l'étude que Balowe Muanza propose dans la présente livraison sur « le rôle de la femme dans l'économie populaire pour la survie des ménages à Kananga (RD Congo) ». Il y relate le combat quotidien que mènent des milliers de femmes contre la faim et l'effondrement de leurs familles. Certaines sont obligées de parcourir à pieds, tous les jours, plusieurs kilomètres, à travers les rues de Kananga, bassin sur la tête, pour vendre de l'eau. L'une de ces vendeuses d'eau raconte comment elle doit braver chaque jour ses soucis de santé pour être en mesure de gagner ne fût-ce que l'équivalent d'un repas quotidien pour son ménage. Son témoignage, à la fois émouvant et révoltant, nous laisse pantois.

Cependant, derrière la célébration de la résilience de ces femmes courageuses qui se comptent par dizaines de milliers en RD Congo, une interpellation reste lancinante. En effet, se limiter simplement à compatir à la douleur de ces femmes qui souffrent, sans envisager de les affranchir de leurs conditions précaires, serait du sadisme ou de l'attentisme de mauvais goût.

Ainsi, ce numéro de mars de *Congo-Afrique* entend, non seulement célébrer les mérites de la femme congolaise et africaine, mais surtout sonner le glas de l'attentisme pour suggérer des actions susceptibles de faire avancer la lutte pour les droits des femmes en Afrique et dans le monde.

Joséphine Bitota le fait en consacrant sa réflexion au rôle de la femme rurale dans le développement de sa région. Il s'agit de militer pour que soit reconnu, à juste titre, l'apport décisif de la femme rurale dans la promotion du développement agricole, dans l'amélioration de la sécurité alimentaire et dans l'élimination de la pauvreté en milieu rural. Ce combat de la femme rurale contre toutes les formes du sous-développement est souvent occulté dans le baromètre du développement du pays, qui préfère attribuer tout le mérite à l'apport des hommes. Et pourtant, comme je l'écrivais dans mon éditorial de mars 2020 : « Si l'Afrique a de l'avenir, [...] il faudra certainement compter avec la femme. Ainsi, son implication dans tous les domaines de la nation est une valeur ajoutée qu'il convient de célébrer et de promouvoir. Dans ce sens, il est important que la société patriarcale africaine sorte de son atavisme pour accorder à la femme l'opportunité de participer pleinement à la reconstruction du continent. Aussi pourra-t-on affronter les défis du développement non pas sur une colonne qui manque mais avec tout le potentiel disponible, tirant pleinement profit de la diversité des talents et de la spécificité des genres. »³

Apprendre à compter avec la femme, c'est aussi affranchir le secteur religieux de son caractère patriarcal extrêmement prononcé. C'est le sens de la réflexion d'Apollinaire Sam Simantoto sur la figure des « femmes

Première Dame Denise Nyakeru Tshisekedi.

3 A. NZADI-A-NZADI, « Sur une colonne qui manque ? La parité, un défi à relever en RD Congo », in *Congo-Afrique* n°543 (mars 2020), p. 200.

pasteurs » dans les églises dites « de réveil » en RD Congo. N'est-ce pas là une autre forme de résilience des femmes qui brisent le plafond de verre qui les excluait de certains métiers « réservés aux hommes » ? Le fait que les femmes bousculent un ordre établi traditionnellement, en entrant dans un univers historiquement connoté masculin, est sans doute révélateur de l'éveil de conscience auquel Amandine Bolongo consacre une étude intéressante. En effet, elle part des récits sombres, rapportés par le Prix Nobel Denis Mukwege dans son livre⁴, pour dénoncer la léthargie actuelle et appeler à l'éveil de conscience de la femme congolaise pour dire non aux diverses formes de violences dont elle est souvent victime. La simple indignation ne suffit pas ; il faut aussi des actions concrètes capables d'extirper la femme congolaise de sa précarité et de sa marginalisation actuelles. L'indignation doit donc conduire à un engagement authentique pour que soient protégés les droits des femmes et que leur soit accordée l'opportunité de contribuer au développement du pays.

Le combat de la femme congolaise contre la précarisation de son quotidien est donc un combat noble auquel devraient se joindre toutes les forces vives de la nation. Ainsi, consacrer un jour particulier de l'année pour faire avancer la cause de la femme vaut son pesant d'or. Dans ce sens, folkloriser la journée du 8 mars, comme on le constate quelquefois dans de nombreux milieux congolais et africains, pourrait complètement occulter le vrai combat que les femmes du monde entier entendent mettre en exergue à l'occasion de cette journée, à savoir, la reconnaissance de leurs droits. Aussi ne devrait-on pas réduire cette journée à un folklore du port du pagne ou d'autres « appareils traditionnels », au détriment de la mise en valeur du combat à mener pour faire avancer les droits des femmes.

Car, comme j'ai essayé de le démontrer jusqu'ici, une observation attentive de l'environnement social congolais montre que les femmes portent de plus en plus, sur leurs frêles épaules, des familles entières. Qu'elles portent ce poids assises dans un bureau ou debout au bord de la route ou dans un marché de fortune, ou encore en cultivant la terre, il est évident que leur rôle dans la stabilité sociale ne peut plus être simplement éludé.

Il faut donc se joindre au combat qui aboutira, je l'espère, à la pleine reconnaissance de leurs droits souvent bafoués. En même temps, il faut se lever contre toutes les formes de discrimination basée sur le genre et contre les violences dont les femmes sont victimes.

*Femme de nos villages,
Femme de nos villes,
Toi dont le courage et la résilience
redonnent de l'espoir,
Honneur à toi !*

4 Denis MUKWEGE, *La force des femmes. Puiser dans la résilience pour réparer le monde*, trad. de l'anglais par Marie CHUVIN et Laetitia DEVAUX, Paris, Edition électronique Gallimard, septembre 2021.